

MEAD Margaret, 1963, *Mœurs et sexualité en Océanie*. Terre humaine Plon 530p.

L'ethnographie vient-elle, aujourd'hui, remplacer le conte philosophique d'hier ? Celui-ci se bornait à proposer des idées, et celle-là, désormais impose des faits. Mais l'objet de l'une et l'autre entreprises n'a guère changé : à la fois mystère et clé, l'homme ne peut, ne veut rien d'autre, que de se retrouver dans la multiplicité de ses visages. Saisissant, à cet égard, est ce livre de Margaret Mead, œuvre méthodique et souveraine d'un des plus grands anthropologues américains du siècle. Quatre sociétés océaniques sont présentées, mais chacune fonde l'ensemble de ses structures sur une valeur unique et qui exclut toute autre : celle-là, globalement, n'est que de douceur, celle-ci de violence, cette autre proscriit les passions, et, chez la dernière, hommes et femmes ont échangé leurs traits caractériels. Tendres Arapesh, féroces Mundugumor, calmes Samoans et Chambuli ambigus : quatre ordres, quatre paix, certes, et presque parfaits. Que l'une des cultures, toutefois, consente à éprouver un sentiment propre aux autres, et rien ne demeure plus de l'ordre et de la paix. Avec la connaissance paraissent le déchirement, le tumulte. Mais paraissent, aussi, des forces jusqu'alors contenues, et avec elles, le mouvement, qui est celui de l'histoire. Il dépendra précisément de celle-ci, que les contradictions se résolvent et que soient récusées toute paix d'immobilité, toute culture ne surmontant pas la richesse, le conflit des valeurs qui la pénètrent.



Arapesh

A observer les mœurs des gens de la montagne, on se rend compte immédiatement que ce n'est pas un pays habitué aux incursions des chasseurs de têtes. Les femmes vaquent sans escorte à leurs occupations, des petits enfants, par couples, s'éloignent sur le sentier, chassant les lézards avec un arc et des flèches minuscules, des fillettes dorment seules dans des villages déserts. Un groupe de visiteurs venu en visite d'un village voisin demande d'abord du feu; on le leur donne immédiatement; puis, à voix basse, commence une conversation animée. Les hommes se serrent autour d'un feu en plein air; tout près, souvent aussi en plein air, les femmes font la cuisine, dans de hauts pots noirs posés sur d'énormes pierres. Ça et là, les enfants sont assis, somnolents, satisfaits de leur sort, suçant leurs doigts, ou remontant leurs petits genoux pointus jusqu'à leur bouche. Que l'on raconte le moindre incident, et les rires fusent au plus léger trait d'humour, rires faciles, heureux, tumultueux. 5-6p

Mundugumor

Que deux peuples qui vivent à moins de deux cents kilomètres l'un de l'autre, qui ont en commun tant de traits économiques et sociaux puissent présenter un tel contraste dans leurs conceptions morales et leur personnalité sociale, voilà qui est en soi d'un immense intérêt. Mais que, alors que chez les Arapesh le tempérament des hommes comme des femmes est façonné selon un même modèle – qu'à notre manière nous pouvons qualifier de maternel, féminin, non viril – les Mundugumor soient allés à l'extrême opposé et que, le sexe n'étant pas chez eux non plus la base des différences de tempérament, hommes et femmes soient indistinctement masculins, virils, ignorants de cette douceur que nous croyons être partie inaliénable de la féminité – alors, le hasard qui nous conduisit à les étudier plutôt que d'autres apparaît d'autant plus remarquable. 147

L'organisation sociale des Mundugumor est au contraire fondée sur la conception qu'il existe une hostilité naturelle entre tous les individus d'un même sexe et que seuls ceux du sexe opposé constituent un lien entre eux. Au lieu, donc, d'être organisés en groupes patrilinéaires ou matrilinéaires – où les frères appartiennent au même groupe que leur père ou leur oncle maternel – les Mundugumor pratiquent un système qu'ils appellent une « corde ». Une « corde » comprend un homme, ses filles, les fils de ses filles, les filles des fils de ses filles, etc.; ou bien, si l'on compte à partir d'une femme, ses fils, les filles de ses fils, les fils des filles de ses fils, etc. Tout bien transmis suivant l'ordre de filiation de la « corde ». Ce sont les filles qui héritent même des armes paternelles. Un père et son fils n'appartiennent pas à la même « corde », ni ne respectent le même oiseau ou animal totémique. Le père ne laisse rien en héritage à son fils, si ce n'est une part des terres qui se transmettent en ligne patrilinéaire. C'est la fille qui hérite de tout le reste. Frères et sœurs n'appartiennent pas à la même « corde ». Les premiers reconnaissent l'autorité de leur mère, les secondes, celle de leur père.158p

Chambuli

En dehors de ces fêtes, les femmes mènent une vie quotidienne extrêmement active. Le pied rapide, la main habile, le geste efficace, elles vont relever les nasses, reviennent tresser des sacs moustiquaires, cuisinent retournent aux nasses, toujours alertes, aimables, indulgentes. Une camaraderie enjouée, assaisonnée de grosses plaisanteries, est de règle entre elles. De temps à autre, une maisonnée s'enrichit d'une femme-enfant, une fillette de dix ou onze ans qui vient épouser son cousin, une des fils de la famille. Les femmes n'ont aucune difficulté à adopter la jeune épouse. Elle est l'enfant de leur frère, elles l'ont toujours connue. Elles lui donnent un foyer sur lequel faire la cuisine. Tandis que la vie des hommes est faite de chamailleries, de brouilles mesquines suivies de réconciliations, d'aveux, de dénégations et de protestations, appuyées de dons, celles des femmes est singulièrement sereine, libre de toutes frictions personnelles.232p